

reizer et sa victime eussent glacé l'assassin d'effroi, si l'assassin avait pu se douter qu'ils le suivaient à la piste : car cet homme était Joey Laddle, et cette femme était MARGUERITE OEBENREIZER !

Marguerite qui, sans demander avis ni permission à qui que ce fût au monde, avait résolu de suivre son fiancé et de veiller sur lui.

Convaincue qu'une querelle avait dû avoir lieu entre George Vendale et son tuteur, et ne doutant pas qu'Obenreizer ne fût capable de satisfaire ses ressentiments par un crime, elle s'était adressé à son ami Joey Laddle pour savoir ce qui s'était passé. Joey était persuadé, depuis la chute du champion qui s'était écrasé sur la poitrine de George Vendale, dans la cave de Wilding and Co., que son jeune maître était menacé de mort violente ; et il avait porté les craintes de Marguerite à leur comble, en lui faisant partager sa superstition. " Si mon maître est en danger," avait-il dit à Marguerite, " il est de mon devoir de veiller sur vous"; et ils s'étaient mis en route tous les deux... et sans doute ils arrivaient trop tard !.

— Chers guides—dit la jeune femme, en s'adressant aux deux hommes qui venaient de sortir de l'hospice—nous cherchons deux jeunes hommes qui ont quitté Brietz-hier matin et qui auraient dû arriver hier soir à l'Hospice.

— Ils y sont venus, mademoiselle.

— Que le ciel soit loué !—s'écria-t-elle.—Oh ! que le ciel soit béni !.

— Malheureusement ils sont repartis aussitôt. Et justement nous nous mettions à leur recherche ; mais nous avons été forcés d'attendre que la tourmente soit apaisée.

— Chers guides !—dit la jeune fille,—je vous accompagnerai. Pour l'amour de Dieu, laissez-moi vous suivre. L'un de ces deux hommes est mon fiancé, je l'aime tendrement !... oh ! oui-tendrement... Vous le voyez ! je ne suis point abattue, je ne suis pas lasse. Oh ! je suis née paysanne et je vous montrerai que je sais m'attacher à vos cordes. Je vous fais le serment d'avoir du courage. Laissez-moi vous suivre. Si quelque malheur est arrivé à celui que je cherche, mon amour le déconvrira.

Ces bons et simples montagnards se sentirent émus.

—Après tout,—se dirent-ils à voix basse,—elle connaît les chemins de la montagne, puisqu'elle est si miraculeusement arrivée jusqu'ici,—quant à ce monsieur là, mademoiselle...

— Cher Joey,—dit Marguerite en Anglais,—vous resterez dans cette maison, et vous nous attendrez.

— Si je savais lequel de vous deux a ouvert cet avis,—dit Joey en regardant les deux guides de travers,—je vous battrais bien pour six pence, et je vous donnerais encore une demi-couronne pour payer le médecin. Non, mademoiselle, je m'attacherai à vos pas, aussi longtemps que j'aurai la force de vous suivre, et je mourrai pour vous si je ne peux faire mieux...

La distance à parcourir était courte. Entre les cinq Refuges et l'Hospice, on ne comptait guère qu'une demi-lieue. Mais les sentiers étaient couverts de neige. La troupe, cependant, ne fit point fausse route, et l'on arriva promptement à la galerie où Vendale et Obenreizer s'étaient abrités durant l'orage. Leurs traces avaient disparu, emportées par le tourbillon ; mais les chiens, courant en tous sens, semblaient confiants dans leur admirable instinct. On s'arrêta sous la voûte que la tourmente avait frappée avec le plus de fureur, et où l'amas de neige paraissait le plus profond. Là, les chiens s'agitèrent et se mirent à tourner pour indiquer que l'on allait manquer le but.

Les guides, sachant que le grand abîme se trouvait à droite, inclinèrent vers la gauche ; on perdit le chemin. Celui qui marchait en tête fit halte, cherchant à consulter de loin le poteau indicateur. Tout à coup l'un des chiens se mit à gratter la neige. Le guide s'avança ; la pensée lui vint qu'un malheureux voyageur pouvait bien être enseveli dans ce champ de neige... Mais il vit cette neige souillée... et jeta un cri en découvrant une tache rouge.

L'autre chien regardait attentivement au bord du gouffre, raidissant ses pattes, tremblant de tous ses membres. Le premier revint sur la trace sanglante, et tous deux se mirent à courir en hurlant ; puis d'un commun accord, ils s'arrêtèrent tous les deux sur le bord du précipice en poussant des gémissements prolongés.

— Quelqu'un est couché au fond de ce gouffre,—dit Marguerite.

— Je le crois,—dit le premier guide,—tenez vous en arrière, vous autres, et laissez-moi regarder.

L'autre guide alluma deux torches qu'il portait dans son panier. Le premier en prit une, Marguerite l'autre ; ils regardaient de tous leurs yeux, abritant la torche dans leurs mains, ils la dirigeaient de tous côtés, l'élevant en l'air, puis l'abaissant brusquement.

Un long cri perçant jeté par Marguerite, interrompit le silence.

— Mon Dieu !.. Voyez-vous là-bas, où se dresse cette muraille de glace... là au bord du torrent ? Voyez-vous ?.. il y a une forme humaine.

— Oui, Mademoiselle, oui..

— Là, sur cette glace.. là au-dessous des chiens.

Le conducteur, avec une vive expression d'effroi, se rejeta en arrière ; tous se turent... Marguerite, sans dire un mot, s'était détachée de la corde.

— Voyons les paniers,—s'écria-t-elle.—N'avez-vous que ces deux cordes seulement ?

— Pas d'autres,—répondit le guide ;—mais à l'Hospice...

— S'il est encore vivant ?.. Oh ! je vous ai dit que c'était mon fiancé ! Il serait mort avant votre retour... Chers guides, amis bénis des voyageurs, regardez-moi ! Voyez mes mains. Si elles tremblent, retenez-moi de force... si elles sont fermes, aidez-moi à sauver celui qui est là.

Elle noua l'une des cordes autour de sa taille et de ses bras, et s'en fit une sorte de ceinture assujettie par des nœuds. Elle souda le bout de cette première corde à la seconde, puis elle présenta son ouvrage aux guides.

— Elle est inspirée ?—se disaient-ils l'un à l'autre.

— Par le Dieu tout-puissant, ayez pitié du blessé !—s'écria-t-elle,—vous savez que je suis plus légère que vous. Donnez-moi l'eau-de-vie et le vin, et faites-moi descendre vers lui. Quand je serai descendue, vous irez chercher du secours et une corde plus forte. Lorsque vous me la jetterez d'en haut... voyez celle que j'ai attachée autour de moi... vous êtes sûrs que je pourrai la lier solidement à son corps. Vivant ou mort, je le ramènerai ou je mourrai avec lui.. Joey s'était évanoui dans la neige.

— Descendez-moi vers lui,—s'écria de nouveau Marguerite,—ou j'irai seule, dussé-je me briser en pièces sur les roches. Je suis une paysanne je ne connais ni le vertige ni la crainte. Descendez-moi, par pitié !

— Mademoiselle, il doit être mort ou si près de l'être...

— Expirant ou mort, je veux le voir. La tête de mon époux vivante ou inanimée reposera sur mon sein. Descendez moi, ou je descendrai seule.

Ils obéirent enfin et firent glisser la jeune fille du bord du gouffre... Elle dirigeait la descente elle-même le long de la muraille de glace. Ils lâchèrent la corde plus bas, encore plus bas, jusqu'à ce que ce cri arrivât à leurs oreilles.

— Assez !..

— Est-ce réellement lui ?... Est-il mort ?...—crièrent-ils, penchés sur l'abîme.

— C'est lui. Il ne m'entend point, il est insensible ; mais son cœur bat encore ; son cœur bat contre le mien !

— Où est-il tombé ?

— Sur une pointe de glace... Hâtez-vous !... Ah ! si je meurs ici, je serai satisfaite.

L'un des deux hommes s'élança vers l'hospice suivi des chiens ; l'autre planta les torches dans la neige, et s'efforça de ranimer le pauvre Joey. Quelques frictions de neige et un peu d'eau-de-vie le firent revenir à lui. Le guide, alors, revint au bord du gouffre.